

## L'Orgue du Stade

par André Obey



*« Ils sont neuf sur la pelouse — rive d'herbe du fleuve piste — comme dans une prairie du bord de l'eau. Sur la rive d'en face, la foule escarpée de la tribune Marathon semble un versant de colline. Vingt races que pavoisent leurs couleurs nationales s'érigent en tribunal pour on ne sait quel jugement dernier.*

*Martin s'assied dans l'herbe sous le regard innombrable du Congrès des nations. La rumeur du stade ne le pénètre pas. Il ne pense qu'à lui — à chausser strictement ses souliers à pointes, à croiser ses lacets sans les tordre, à rétrécir au moyen d'une épingle anglaise la ceinture un peu lâche de sa culotte blanche. Il pense à ne pas penser. Il se tient fermé, serré, sous le*

*charme d'une musique interne qui est la voix de sa certitude organique — qui est le prélude, de seconde en seconde plus puissant, de sa course. Des choses noires pleuvent, qui glissent sur lui sans marquer, comme l'eau sur les plumes d'un canard. » (Extraits du poème « Le 800 m. de Paul martin »).*